

LITERATUR

Der Ort seltsamer Begegnungen

Für den tschechischen Schriftsteller Bohumil Hrabal war die Welt kein wirklich guter Ort. Vor fünf Jahren entfloher ihr.

"Meine Welt, das ist das Leben im unehelichen Bauch und das ständige Gefühl der Angst, das ich erst später versuchte, mit dem Schreiben zu überwinden", bekannte der tschechische Schriftsteller Bohumil Hrabal spät in seinem Leben. So wuchs er bei seinem Stiefvater, einem Bierbrauer, und seiner Mutter auf, wohl behütet und keinesfalls bereit, erwachsen zu werden. Panikattacken setzten ihm von klein auf zu, das Gefühl der Hilflosigkeit und des Versagens sollten ihn sein ganzes Leben begleiten. "Seine Schule und Universität war die Bierbrauerei und der Fluss und die Bäume, lange Spaziergänge und endloses Flanieren", bemerkt seine Biografin Monika Zgustová.

Doch wo eine Abwendung von der Welt nahe gelegen hätte, ergreift Hrabal die Flucht nach vorne. Bereits in seiner Kindheit und Jugend hatte er gelernt, in der Familienbrauerei Bier zu trinken und, nachdem die ersten Hemmungen gefallen waren, mit den Gästen zu plaudern. "Die Besuche von Gasthäusern, das Trinken mit gewöhnlichen Leuten und das Anhören ihrer Gespräche und Geschichten

blieb ihm", schreibt Zgustová. Mehr noch: Die unverkennbar schrulligen Käuze, Aufschneider, Mitläufer und Bier-schaumphilosophen, die sein Werk bevölkern, lernt Hrabal tatsächlich auf seinen endlosen Streifzügen durch die Prager Kneipen kennen. "Er wusste sehr wohl, in welches Gasthaus die Sonne am Vormittag schien und in welches am Nachmittag (...) In jedem Gasthaus trank er ein Bier und ging der Sonne nach weiter"

Mit 40 immer noch kein Buch veröffentlicht

Mit annähernd vierzig Jahren hat der 1914 geborene Hrabal zwar immer noch kein Buch veröffentlicht, aber nacheinander als Bahnhofswärter, Versicherungsagent, Handelsreisender, Hüttenarbeiter und Altpapierpacker gearbeitet. Die Novelle "Jarmilka", die 1952 erscheint, beschreibt das Leben einer Jausnerin in einem Hüttenwerk. Die "Reise nach Sondervorschrift. Zuglauf überwacht" zeigt einen Bahnhofswärter in den Zeiten der Nazi-Okkupation. Über diesen Roman schreibt Hrabal, es sei ihm darum gegangen, zwei "entge-

gensetzte Motive" nebeneinander zu stellen; die "Lächerlichkeit und die Obszönität", über der das zentrale Motiv emporragt: "der Kampf gegen den Feind".

Hrabal zeichnet keine Helden, sondern Suchende und an ihren Zweifeln und Unzulänglichkeiten Scheiternde. Aber "seine tragikomische Weltanschauung, seine skeptische Ironie, sein tiefes Verständnis für die Zusammenhanglosigkeit und Flatterhaftigkeit der menschlichen Seele" (Monika Zgustová) verbieten ihm ein Urteil. "Hrabal", so fährt Zgustová fort, "ließ sich von Jaroslav Hášek, aber auch von Franz Kafka inspirieren. (...) Die Schauplätze von Hrabals Büchern sind ebenso wie bei Hášek und Kafka auf dem Boden zu finden, wo die Prager Ironie und der schwarze Humor wachsen." Unverhüllt tritt diese literarische und wesenseigene Wahlverwandtschaft in seinem Spätwerk "Allzu laute Einsamkeit" hervor, von dem Hrabal sagte, wegen ihm habe er seinen Tod hinausgezögert. 35 Jahre lang bewohnt ein Mann ein Souterrain, in dem auf offizielles Geheiß verbotene Bücher eingestampft werden, die er be-

gierig liest. "Das Paradies ist ein Kellergeschoss, die Erdoberfläche ist die Hölle, da auf ihr Menschen leben, die einmalige und unwiederbringliche Botschaften in Form von Büchern vernichten, die vielleicht der Schlüssel zu ungelösten Fragen der Menschheit sein können." Als er dann dennoch an die Oberfläche/Außenwelt gedrängt wird, zieht er es vor, aus dem Leben zu scheiden. Er lässt sich mit den

Büchern, die ihm Weggefährten waren, zu einem gewaltigen Lumpen pressen. Alt und krank geworden, floh auch Hrabal diesen "Ort seltsamer Begegnungen", wie er die Welt nannte: Am 3. Februar 1997 fand man ihn tot im Innenhof eines hauptstädtischen Klinikums. Ein Prager Fenstersturz.

Jhos Levy



Einer der großen Vertreter der tschechischen Moderne: der Schriftsteller Bohumil Hrabal.

MINETT-MOVIE

The Full Unemployment

Inspiré par une vision de "The Full Monty", Andy Bausch fonde "Le Club des Chômeurs" et réaffirme un talent qui semblait en perdition télévisonnaire.

(gk) - Entre "Doppelter Einsatz", "Balko" et "Helicops", Andy Bausch n'avait su réaliser dernièrement que des films plutôt chiants: "Letters Unsent" (1996) et "Back in Trouble" (1997). "Le Club des Chômeurs" tombe donc à pic pour redorer son blason de réalisateur utilisant des clichés luxembourgeois pour les traiter avec un curieux mélange de respect irrespectueux.

Cette fois-ci, il s'en prend à la situation du chômage au Luxembourg et la croyance populaire du: "Wee kéng Aarbescht fënnt, dee wëllt nët schaffen." Son "Club des Chômeurs" rassemble ainsi différents lascars qui n'ont plus rien à attendre du travail. Si ce n'est leur allocation de chômage.

Car si cette bande est fière de ne pas travailler, ce n'est

pas pour autant qu'elle n'aurait pas besoin d'argent.

Bausch s'intéresse donc, à nouveau, aux marginaux de la société luxembourgeoise et se donne un côté comédie britannique à thématique sociale. Le chômage, les cinéastes anglais connaissent. A voir "Le Club des Chômeurs" on pense d'ailleurs parfois à "Raining Stones" et "The Full Monty": des chômeurs sont forcés de trouver des magouilles pour survivre. Sauf que l'urgence de la situation des personnages des deux films anglais est désamorcée dans "Le Club des Chômeurs", puisque ces chômeurs-ci choisissent clairement de l'être.

Chômeurs professionnels

Toutefois, Andy Bausch fait bien ressortir que c'est ici plus de la fausse fierté qu'un plan machiavélique pour vivre sur le dos des contribuables. Ainsi, sa "comédie" prend le temps d'explorer la face cachée de ses personnages, celle brisée par le chômage et par la précarité économique.

Et c'est justement ce qui fait la qualité de son film: des personnages hors du commun, mais non moins authentiques. Ici, il est aidé par une horde d'acteurs et d'actrices du Luxembourg. Mis à part des seconds rôles qui révèlent que la langue luxembourgeoi-

se reste difficile à prononcer de manière naturelle devant une caméra, tous les autres comédiens ne s'en tirent avec des mentions honorables.

Parmi les performances les plus remarquables: Camillo Felgen s'impose en curé qui ferait se confesser même des muets. Marja-Leena Juncker est tout simplement grandiose en ex-Miss Minett alcoolique. André Jung joue parfaitement la rage contenue. Christian Kmiotek représente l'élément inattendu de cette distribution. Avec son regard boudeur et son corps imposant, il exprime - sans mot dire, si ce n'est en voix off - la fragilité émotionnelle, infantile, qui caractérise son personnage.

Mais la palme revient clairement à Thierry Van Werveke - toujours aussi époustoufflant de naturel - et à Myriam Muller. Lui, c'est le président du club, donc un peu le roi des chômeurs. Elle, c'est la petite employée de l'ADEM qui vient de se faire plaquer par son copain portugais et qui se retrouve avec le dossier de Van Werveke, alias Geronimo, sur le dos.

Thierry Van Werveke et Myriam Muller arrivent à rendre crédible une histoire d'amour entre ces deux personnages que tout sépare. Pas facile de rendre graduellement une relation qui s'amplifie d'une rencontre à l'autre jusqu'au "Je t'aime. Moi aussi" final, sans

que ce dernier ne fasse pouffer de rire. Mais l'acteur à la gueule incomparable et l'actrice si petite à ses côtés y réussissent avec brio et constituent ainsi les personnages centraux du film, autour desquels virevolte le reste d'un casting prestigieux - au niveau grand-ducal du moins.

L'image granuleuse du film n'est pas de la meilleure qualité. D'un autre côté, Andy Bausch et son directeur-photo, Jacques Raybaut (co-réalisateur de "Biouel" (1996), directeur-photo: seconde unité sur "Shadow of the Vampire"), accentuent ainsi un côté petit budget, qui fait bon ménage avec les pauvres existences qu'ils nous montrent à l'écran.

"Troublemaker" reste bien le meilleur film luxembourgeois à ce jour. Mais "Le Club des Chômeurs" n'en est pas moins un grand petit film.

A l'Utopolis



Les bières leur vont si bien. Fernand Fox, Marco Lorenzini et Thierry Van Werveke jouant une scène de "Die Drei von der Tankstelle"?